

Sidonie Bochaton

Le prier de Meillerie

Roman historique



ÉDITIONS
CABÉDITA
2016

Couverture: Fond d'assiette du service particulier de l'Empereur:
route de Simplon par les rochers de Meillerie.
Collection du Musée de Napoléon I^{er}. Photo © RMN - Grand Palais
(château de Fontainebleau) / Jean-Pierre Lagiewski

© 2016. Éditions Cabédita, route des Montagnes 13 – CH-1145 Bière
BP 9, F-01220 Divonne-les-Bains
Internet: www.cabedita.ch

ISBN 978-2-88295-760-3

Prologue

Novembre 1244

Besson avait passé la nuit chez ses parents à Lugrin, ce qui arrivait rarement. La plupart du temps, il logeait dans la chambre des domestiques au prieuré. Le prieur Gueric, son seigneur, lui avait assuré qu'il n'aurait pas besoin de lui et qu'il pouvait même prendre un peu plus de temps. Mais Besson s'ennuyait vite à Lugrin. Au petit matin, il avait sellé le cheval prêté par le prieur et décidé de longer la rive du Léman pour rentrer à Meillerie. La journée s'annonçait froide. Le ciel était voilé par de lourds nuages gris qui n'auguraient rien de bon. En arrivant au port de Tourronde, il constata qu'un attroupement s'était formé sur la plage et que des enfants agitaient les bras en l'air. Se retournant sur sa selle, il manqua tomber à la renverse.

Un bateau portant l'étendard de Savoie, et chargé d'une quinzaine de gens en armes, avançait sur le lac en direction du levant et du village de Meillerie. Un homme à bord répondait aux saluts des enfants, et Besson reconnut le châtelain d'Évian, Hugues de Grand. Du reste, ça ne pouvait être que lui : qui d'autre se déplaceraient avec des soldats sur un bateau aux couleurs du comte ? Besson n'en croyait pas ses yeux.

Pressentant que la troupe se dirigeait vers le monastère, il éperonna son cheval et galopa toute bride abattue pour alerter son maître. À bord de l'embarcation, un homme tendit son arc en visant le cavalier qui s'enfuyait.

– Arrête, lui ordonna le châtelain Hugues de Grand.

– Mais je l'ai reconnu, il fait partie des serviteurs du prieur. Il va sans doute le prévenir de notre arrivée !

– Je ne sais que trop bien qui il est ! Mais nous n'avons pas besoin de compter sur un effet de surprise : une poignée de villageois et de religieux ne nous empêcheront pas d'entrer. Personne ne doit être tué !

Besson distança le bateau qui naviguait doucement par manque de vent. Il passa sous les rochers de la Gottale sans saluer l'homme qui récoltait le péage et fonça jusqu'au prieuré. Libérant sa monture dans le verger, il trouva Guerric et son autre serviteur, Pierre, dans la cour.

– Mon père ! dit-il en reprenant son souffle.

– Quoi encore, Besson ? répondit le prieur.

– Le châtelain d'Évian et ses gens d'armes arrivent par le lac ! Guerric éprouva soudain une grande lassitude.

– Cela n'augure rien de bon, en effet.

– Comment pouvez-vous être certains qu'ils viennent ici ? demanda Pierre.

– Nous l'ignorons, concéda Guerric, mais nous devons nous y préparer. Besson, sonne la cloche ! Pierre, prends toute la nourriture et la boisson et monte-les dans la tour. Je vais en informer les autres chanoines.

Quelques minutes plus tard, Besson était grimpé sur les vouîtes de la chapelle et sonnait la cloche aussi fort que possible. En entendant ce signal, les habitants du village qui se trouvaient au port regardèrent en direction du lac, mais ne virent rien. Les hommes attachés à la défense du monastère se ruèrent chez eux, se saisirent de leurs armes de fortune, et montèrent au prieuré. La porte de la grande muraille extérieure fut fermée et barrée au moyen d'une large barre de bois enfoncée dans l'épaisseur de la maçonnerie. On récupéra l'échelle du verger et on la rentra dans la cour intérieure. Une fois tous les défenseurs réunis, la porte de la seconde muraille fut également fermée et barrée.

Guerric sortit du logis, là où il avait trouvé une partie des religieux. Le chanoine Raymond le suivait.

– Je ne pense pas qu'il soit nécessaire de se préparer à un siège, prieur Guerric ! plaïda Raymond. Le châtelain voyage probablement vers Chillon, rien de plus.

Guerric se retourna vers Raymond et l'empoigna par le col avant de le plaquer contre le mur.

– Je me demande vers qui va votre fidélité, sous-prieur Raymond ? Est-ce vers vos frères chanoines de Meillerie ou vers cet inconnu ?

– Prieur Guerric, calmez-vous, répondit mielleusement Raymond. Je pense simplement que le châtelain n'a aucune raison de nous attaquer !

– Taisez-vous, maintenant, sinon je vous passe par-dessus les murailles !

Guerric lâcha Raymond, traversa la cour, et monta sur le parapet de la courtine nord au moyen de l'échelle du verger qui retrouvait son utilité première. Besson était déjà là, regardant le bateau approcher du village. En l'apercevant, les habitants s'étaient réfugiés chez eux et le port avait été déserté. Les défenseurs, armés de couteaux, de faux, de scies, et de tout ce qu'ils avaient pu emporter, étaient eux aussi grimpés sur la muraille et attendaient de voir si le bateau s'arrêterait. Un sentiment de déception les traversa tous quand ils comprirent que l'embarcation était en train d'être manœuvrée pour se rapprocher du ponton principal.

– Nous sommes attaqués, dit Besson.

Hugues de Grand sauta le premier sur le ponton, suivi par un homme portant l'étendard à la croix d'argent sur champ de gueules¹, et par quelques hommes de sa garnison. La troupe prit le chemin menant à l'entrée de la muraille extérieure du monastère et s'arrêta devant la grande porte fermée.

– Je vais leur demander ce qu'ils veulent ! annonça le vieux chanoine Thomas à Guerric, en entendant la cloche sonner.

Le prieur hocha la tête et la porte du prieuré fut ouverte et refermée derrière le chanoine. Celui-ci descendit doucement la pente, sous le regard des défenseurs postés sur le parapet, aux

¹ Ces armoiries et celles de l'empereur (aigle noir) semblent avoir été utilisées en même temps au XIII^e siècle, avant que la croix s'impose (Demotz).

côtés de Gueric et de Besson. Une fois en bas, il tira sur la petite planche de bois pour ouvrir le guichet.

– Que voulez-vous ? demanda-t-il sèchement.

L'officier s'approcha et reconnut le vieil homme.

– Bonjour, chanoine Thomas. Je suis Hugues de Grand, châtelain d'Évian pour monseigneur le comte de Savoie Amédée. Vous souvenez-vous de moi ? Nous nous sommes rencontrés cet été.

– Bien sûr que je me rappelle de vous. Maintenant que voulez-vous ? Que signifie cette agression ?

– J'ai reçu une lettre de monseigneur le comte m'autorisant à intervenir dans les affaires de ce prieuré.

– Mais encore ?

– Je dois parler au prieur Gueric !

– Je doute qu'il descende ici pour vous entendre, alors dites-moi ce que vous voulez et je lui transmettrai !

Hugues hésita quelques instants. Il ne s'attendait pas à affronter de résistance de la part des religieux.

– Très bien. Le comte demande la tenue d'une nouvelle élection pour remplacer le prieur Gueric, notoirement indigne d'occuper cette charge.

– J'ai compris ! répondit Thomas. Pouvez-vous enfoncer les portes ?

– Non, concéda Hugues de Grand.

– Dans ce cas, vous resterez ici ! dit le chanoine en fermant la trappe.

S'appuyant sur sa canne, il remonta lentement au prieuré. Trop impatient, Gueric descendit de la muraille et se joignit aux trois autres religieux dans la cour. Une fois de retour, Thomas s'assit sur le banc pour reprendre son souffle.

– Le châtelain exige que le prieur Gueric soit démis de ses fonctions et que nous organisions une élection pour le remplacer.

Entendant cela, Gueric regarda un à un les frères et, n'y tenant plus, sauta à la gorge de Raymond.

Raymond atterrit lourdement sur le dos et son crâne dégar-ni heurta le sol. Le prieur tenta de lui asséner un coup de son poing droit, mais il fut retenu par les chanoines Pierre et Paul qui s'étaient jetés sur eux pour les séparer. Besson avait à son tour descendu l'échelle pour s'interposer entre son maître et le sous-prieur, toujours allongé par terre, visiblement sonné par sa chute. Gueric se releva et Besson aida Raymond à se redresser. Les autres religieux étaient indignés, tandis que Raymond, toujours assis sur le sol, se frottait l'arrière de la tête.

– Prieur Gueric, reprenez-vous ! ordonna Thomas. Pourquoi agresser Raymond de cette manière ?

– Parce qu'il est derrière tout ceci ! cria Gueric. L'ignorez-vous donc ? Le châtelain ne vous a-t-il pas rendu visite cet été pendant que j'étais aux alpages ? Ne s'est-il pas entretenu seul à seul pendant un long moment avec le sous-prieur ?

Besson et Pierre aidèrent Raymond à se remettre debout.

– Qu'en est-il Raymond ? demanda Thomas. Avez-vous un rapport avec cette agression ?

– Je vous assure que non, Thomas ! J'ai en effet reçu messire Hugues en l'absence du prieur, mais c'était seulement pour qu'il connaisse notre maison.

– Pour mieux qu'il l'attaque, maugréa Gueric.

– Faux ! Je voulais établir de bonnes relations avec lui !

– Pour le jour où vous seriez prieur !

– Du calme ! tonna Thomas. Votre comportement est indigne, prieur Gueric ! Au lieu de vous en prendre à Raymond, vous devriez trouver une solution à ce problème ! Certes, ils ne peuvent pas enfoncer nos solides portes et nous pouvons tenir longtemps sans sortir. Mais nous serons obligés un jour ou l'autre d'ouvrir !

– Cette agression est inacceptable, déclara le chanoine Paul. Nous ne pouvons accéder aux exigences du châtelain, cela mettrait en cause tous nos droits et tous nos acquis !

– Oui, reprit Thomas, mais il est envoyé par le comte lui-même.

– Je ne peux pas le croire ! dit Gueric.

– Et quand bien même ce serait la vérité ? demanda Paul. Céderions-nous pour autant au comte ?

– Nous ne céderons à personne ! gronda Guerric. Nous allons tous descendre et informer ce stupide agent qu’il peut rentrer chez lui !

La porte piétonnière s’ouvrit à nouveau pour laisser passer les cinq religieux de Meillerie.

– Enfin ! Messire prieur, le salua Grand en accourant au-devant du guichet.

– Messire châtelain. J’entends que vous exigez ma démission et l’élection d’un nouveau prieur, certainement le chanoine Raymond. Est-ce bien le cas ?

– Oui, mais ce n’est pas moi qui le demande, prieur Guerric ; c’est monseigneur le comte de Savoie, dont voici d’ailleurs l’ordre.

Hugues sortit d’une de ses poches un message, auquel pendait le sceau du comte. Il le déplia et le porta au regard de Guerric.

– Quels faits me reproche-t-il ?

– Ils sont de natures diverses, mais le principal est d’abuser de votre droit de justice, en particulier dans la très lourde condamnation suivie du meurtre d’un de vos valets.

– Je l’ai condamné, certes, mais pas tué ! protesta Guerric. Un autre s’en est chargé.

– Tout ce qu’il importe au comte Amédée est que la paix règne dans ses terres. Or, par votre comportement, vous avez troublé les habitants qui n’hésitent plus à se plaindre de vous. Je me suis donc transporté jusqu’ici par son ordre pour vous faire entendre raison. Si vous refusez de coopérer, nous viendrons vous chercher.

Guerric éclata d’un rire nerveux.

– Et comment y parviendrez-vous, messire châtelain ? Nos portes sont neuves et puissantes ; elles résisteront à vos assauts.

– Je le vois ; mais si vous vous entêtez, je devrais prévenir le châtelain de Chillon, Pierre de Compey, qui interviendra avec ses gens et ses armes.

Raymond interrompit les deux hommes.

– Peut-être devrions-nous en effet nous en remettre au jugement de messire de Compey, qui est présentement le premier châtelain du Chablais ?

Le prieur se retourna brusquement en entendant Raymond plaider pour la venue de son ennemi intime.

– Ce ne serait pas une nouveauté, concéda Thomas. Par le passé, le châtelain de Chillon a souvent eu la tâche de régler les querelles les plus délicates.

– Impossible ! l’interrompit le chanoine Paul. Si le comte veut s’immiscer dans nos affaires, qu’il vienne lui-même !

Guerric demanda alors le silence aux religieux et s’approcha à nouveau de la porte.

– Nous ne vous céderons pas.

– Réfléchissez bien, prieur Guerric, dit Hugues à voix basse pour ne pas être entendu des autres chanoines. Je sais que Pierre de Compey n’a pas vraiment gardé un bon souvenir de vous. En outre, je crois savoir qu’il vous blâme pour le décès accidentel d’un de ses fils, au cours d’une certaine chasse aux faucons organisée par vos soins. Vous le rappelez-vous ?

Guerric tressaillit en repensant à ce jour, le premier où il avait vu Alésie. La pauvre Alésie qui était maintenant mariée à ce jeune blanc-bec.

– Ouvrez-moi et tout se passera bien pour vous ; entêtez-vous et soyez sûr que Compey ne vous épargnera pas, menaça Hugues.

– Nous ne vous céderons pas, répéta sèchement Guerric, avant de refermer le guichet.

La nuit tomba rapidement sur Meillerie. Comme Besson l’avait prédit le matin même, alors qu’il rentrait au monastère, les lourds nuages avaient fini par déverser sur le petit village des trombes d’eau. Hugues de Grand et ses hommes avaient dû réquisitionner en urgence l’hôtellerie. Le mauvais temps l’avait empêché d’envoyer son message à Chillon par barque. Il avait par conséquent été contraint d’acheter un vieux cheval à un Meilleran

afin qu'un de ses serviteurs emmène la nouvelle du siège du prieuré et la demande de renfort. Il espérait que Compey pourrait arriver dans les deux jours, afin de lui permettre de rentrer le plus rapidement possible à Évian. La résistance des chanoines le décevait. L'été précédent, Raymond lui avait assuré qu'en cas d'attaque, les religieux préféreraient céder aux revendications du châtelain plutôt que l'affronter. Mais c'était sans compter sur le prieur Gueric, qui se montrait inflexible malgré la menace bien réelle que représentait pour lui Compey. À présent, il devait trouver à boire et à manger pour sa troupe. Heureusement que les caves de l'hôtellerie étaient pleines de produits des alpages : tant de dépenses auraient été bien difficiles à justifier le jour de la remise des comptes de châtelainie !

Au prieuré, les hommes avaient tous été réunis à l'intérieur de l'aula², dans laquelle l'on avait apporté tous les bancs et toutes les tables du prieuré. Le chanoine Paul avait passé l'après-midi à cuire des pains dans le four de la cuisine et craignait qu'à ce rythme-là, toutes les provisions pour l'hiver soient englouties. Car une dizaine de villageois était montée au monastère pour le défendre. Après le repas pris en commun et en silence, Gueric et Besson traversèrent la cour sous la pluie pour grimper dans la haute tour, où Pierre et le chien du prieur les attendaient déjà. Ils s'installèrent dans la chambre de Gueric et, à la lueur d'une seule bougie, se mirent à jouer aux dés. À l'issue de la troisième partie, Pierre décida de poser à Gueric la question à laquelle il savait qu'il ne pourrait répondre.

– Que ferons-nous quand Compey arrivera avec d'autres hommes et de quoi enfoncer les portes ?

Gueric se recula pour appuyer son dos contre le mur, mais il se ravisa au contact de la froide maçonnerie.

– Que devrions-nous faire, d'après toi ? rétorqua-t-il.

– Ouvrir, laisser le châtelain entrer et ordonner la tenue d'une nouvelle élection.

² Grande salle de réception.

– Voudrais-tu que je permette à Raymond de devenir prieur à ma place ? Que m'arrivera-t-il ensuite ?

– Vous pourriez changer de maison !

– Le prévôt ne m'y autoriserait pas, répondit Guerric en secouant la tête. Bien au contraire, ce serait sa manière de me punir ! Non, je serais condamné à rester ici pour le reste de ma vie, et forcé de lui obéir. Je ne le supporterais pas, ajouta-t-il en soupirant.

– Que se passera-t-il si Compey parvient à entrer ? demanda Besson.

– Je l'ignore.

La réaction du châtelain Pierre de Compey se fit attendre quatre jours, pendant lesquels on monta la garde sur les murailles du prieuré. La pluie avait continué à tomber sans interruption, ce qui expliquait sans doute ce long délai, et avait miné le moral des chanoines et des villageois. La tempête cessa enfin dans la nuit du troisième jour, annonçant l'arrivée imminente des renforts sollicités par Hugues de Grand. Quatre heures après le lever du jour, on aperçut, depuis le sommet de la grande tour, un bateau lever sa grande voile et prendre la direction du couchant.

– Combien de temps ? demanda Besson.

– Deux heures, trois tout au plus, répondit Guerric.

Les défenseurs furent rassemblés dans la cour et Besson leur donna quelques instructions. Construit une vingtaine d'années auparavant, le prieuré pouvait résister à un siège puisque chaque bâtiment était pourvu d'éléments défensifs. Les ennemis venus du lac se heurteraient en premier à la grande muraille extérieure. S'ils réussissaient à en enfoncer la porte, ils auraient ensuite à monter la pente menant à l'entrée et à passer sous les jets de pierre des villageois. La façade nord du monastère, la plus exposée au danger, était entièrement aveugle à l'exception de meurtrières à la base des murs, servant à éclairer les caves et à la défendre. Sous les toitures, des créneaux permettaient une surveillance des alentours, de même qu'une aération des combles.